

Pages Missing

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLÉSIASTIQUE ET HISTORIQUE

Comprenant douze pages, publiée le 1er et le 15 de chaque mois.

Abonnement : Canada, \$1.00 par an. Etats-Unis, \$1.25. Etranger, 7 francs.

SOMMAIRE:—Centenaire de l'Eglise de Saint-Boniface et noces d'argent sacerdotales de S. G. Mgr l'Archevêque—Nouveau vicaire général d'Edmonton—Un appel de S. G. Mgr Breynat, O. M. I.—Incendie de l'église et du presbytère de Bruxelles—Au Précieux Sang—Ding! Dang! Dong!—R. I. P.

VOL: XVII

1 AOUT 1918

No 15

CENTENAIRE DE L'EGLISE DE ST-BONIFACE

NOCES D'ARGENT SACERDOTALES DE S. G. MGR L'ARCHEVEQUE

Le 25 juillet 1918 demeurera une date mémorable dans les annales de l'Eglise de Saint-Boniface. Ce jour-là elle a célébré le centenaire de sa fondation et les noces d'argent sacerdotales de son premier Pasteur, ainsi que le centenaire du collège de cette ville, "établi en germe dans la demeure de Mgr Provencher la première année de son arrivée". Un précieux insigne de fête rappelait ces grands événements. Au haut se trouvait le portrait du fondateur, puis ceux du Fort Douglas et du collège de Saint-Boniface, et au bas celui du jubilaire.

Comme l'a fait remarquer S. G. Mgr l'Archevêque dans une lettre pastorale, qui fixe dans l'histoire le glorieux centenaire, "les circonstances où le monde a été plongé par la guerre sont tellement empreintes de tristesse et de deuil que, de l'avis presque général, une grande et belle fête eût été impossible." Néanmoins, "la modeste fête religieuse" qui s'imposait, a revêtu un éclat et une solennité dignes des grands souvenirs commémorés. A dix heures fut chantée, dans la cathédrale, par l'heureux jubilaire une messe pontificale solennelle, à laquelle assistaient NN. SS. Legal, O. M. I., archevêque d'Edmonton, Mathieu, archevêque de Régina, Sinnott, archevêque de Winnipeg, McNally, évêque de Calgary, et Budka, évêque des Ruthènes du Canada. Mgr Dugas et Mgr Cherrier, tous deux protonotaires apostoliques et vicaires généraux, une certaine de prêtres des diocèses de Saint-Boniface et de Winnipeg, quelques-uns des diocèses de Régina et d'Edmonton, de très nombreuses religieuses et une pleine nef de fidèles, étaient présents. La ville de Saint-Boniface, par l'organe de son maire et des échevins, avait tenu à prendre officiellement part à la fête en faisant de ce jour un congé civique et en présentant une adresse à S. G. Mgr l'Archevêque.

Après l'évangile, S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina, monta en chaire et prononça un éloquent sermon de circonstance. Comme il n'était pas écrit, nous ne pouvons qu'en résumer brièvement les grandes lignes. Le distingué prédicateur commença par rappeler les grandeurs du sacerdoce, dont le digne jubilaire exerce les fonctions depuis vingt-cinq ans et dont il a été revêtu de la plénitude il y a cinq ans. D'un discret éloge de la carrière du titulaire actuel de Saint-Boniface, il passe aux grands exemples de ses prédécesseurs et particulièrement de celui dont on célèbre la venue dans notre cher Ouest canadien il y a un siècle. Il rappelle les difficultés sans nombre contre lesquelles a lutté toute sa vie l'infatigable apôtre que fut Mgr Provencher pour implanter la foi dans ce pays. Il fait remarquer qu'il est difficile aujourd'hui, où toute est transformé, de se faire une idée juste de ces difficultés. Il exalte en termes magnifiques les labeurs, les privations et les sacrifices de toutes sortes, que les collaborateurs du premier évêque de Saint-Boniface se sont imposés pour l'aider dans sa grande et pénible mission. Il paie un juste tribut d'éloges aux Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, à qui les différentes Eglises de l'Ouest sont tant redevables. Ce sont eux qui ont jeté les fondements solides des oeuvres, que nous contemplons aujourd'hui. Reconnaissance profonde à tous ces pionniers de la foi, et particulièrement à celui qui a planté l'arbre, à l'ombre duquel nous sommes venus nous asseoir.

Nous ne saurions mieux continuer ce compte rendu qu'en donnant le texte des adresses présentées en ce beau jour et les réponses qui y furent faites.

ADRESSE DE M. LE MAIRE H. BELIVEAU

Monseigneur,

Quel doux bienfait du ciel que celui de se souvenir! Vingt-cinq années revivent dans les heures d'aujourd'hui, et c'est pour en bénir Dieu et en féliciter Votre Grandeur que l'affection et la reconnaissance se sont données rendez-vous au pied de votre trône archiépiscopal. Quelque discret que soit le timbre argentin de votre jubilé sacerdotal, l'oreille du coeur le perçoit délicieusement. Le 24 septembre, 1893, vos lèvres de nouveau prêtre prononçaient pour la première fois "Introibo ad altare Dei". Depuis, votre vie a été comme "une lampe qui luit sur le chandelier saint". Un mot peint à lui seul toutes les grandeurs du prêtre : Sacerdos Alter Christus. Deux pensées proclameront votre gloire personnelle : Vous avez été pendant nombre d'années le bras droit de l'illustre Monseigneur Langevin, de regrettée mémoire; et quand ce Père zélé vous confiait des âmes, il aimait à leur dire : "Je vous donne ce que j'ai de meilleur". Quel éloge! et quelles lèvres plus dignes de le prononcer!

De plus le présent témoigne en faveur du passé. L'aurole du pontife qui brille sur votre front depuis votre consécration il y a cinq ans

aujourd'hui même, n'est-elle pas le couronnement d'une vie de vertu? La responsabilité de votre charge en fait quelquefois, il est vrai, une couronne d'épines; mais est-il plus grand honneur que celui de porter les livrées de Jésus?

La grandeur d'un homme ne se mesure pas seulement à ce qu'il fait et à ce qu'il sait, elle doit se mesurer aussi à ce qu'il souffre, quand il veut souffrir noblement pour ce qui est juste, beau et vrai. La lutte c'est la vie, c'est l'honneur quand ce n'est pas le triomphe, a dit Ozanam. La première force de l'évêque ce n'est pas la politique, c'est la conscience; "les vrais évêques, ce ne sont pas les courtisans du pouvoir, ce sont ceux qui n'en ont pas peur".

Vous êtes tout cela, Monseigneur. Nous le proclamons avec fierté, et nous apprenons de vous à voir la main de Dieu se dessiner sur les événements. Nous avons confiance au plan divin sur nous. L'Eglise de Saint-Boniface, qui célèbre aujourd'hui le centenaire de sa fondation, continuera à fleurir longtemps, longtemps encore, à l'ombre de votre crosse; elle comptera toujours des pasteurs qui ont les convictions de l'éternité dans l'intelligence des temps et qui ne permettront jamais qu'on décore du beau nom de conciliation l'abdication des droits.

Nous souhaitons voir s'écouler votre carrière archiépiscopale entre l'affection des vôtres, l'admiration des hommes et la bénédiction de Dieu. Après la Providence, vous êtes le bras sur lequel nous nous appuyons; à votre exemple, nous voulons toujours être des soldats de l'idée chrétienne et porter d'une main ferme cet étendard qui doit flotter plus haut que tous les drapeaux et demeurer planté sur toutes les ruines pour appeler toutes les restaurations. La parole de Bossuet est de nature à nous rassurer dans les circonstances où se trouve notre Ouest canadien: "Dieu tient en bride les projets de ses ennemis, et les méchants ne peuvent pas tout le mal qu'ils veulent."

Grâce à nos évêques et à notre clergé, nous resterons dans la lumière du Christ; c'est indispensable, car "les penseurs qui répudient la foi ressemblent à des flambeaux tourmentés par le vent et qui s'éteignent dans l'orage." Cet orage, on semble le prédire, ira peut-être dans notre siècle jusqu'à la persécution ouverte; nous et nos enfants, nous mourrons, s'il le faut, pour le triomphe de nos croyances.

Monseigneur, laissez-nous vous le dire: parmi les délicatesses divines, nous comptons votre paternelle sollicitude, et nous nous flattons de partager avec Dieu votre grand cœur illuminé par un esprit droit et lucide. Nous vénérons votre personne, et nous aimons votre figure épiscopale resplendissante des trois rayons qui constituent la beauté du visage: le courage, l'intelligence et la bonté et, en ce disant, nous épuisons toutes les expressions qui peuvent traduire le verbe du cœur.

Votre Grandeur nous a demandé l'aumône d'une prière; c'est déjà fait et c'est encore à faire, car chaque jour nous nous souvenons devant Dieu de notre bien-aimé archevêque. Vous avez ordonné la consécration

des familles de votre archidiocèse au Sacré Coeur. C'est un gage de la bénédiction de Dieu pour le temps et pour l'éternité, et il nous est doux de vous en être redevables.

Merci, Monseigneur, pour tout ce que vous êtes à notre égard; nous n'avons qu'un vœu à former: c'est d'être dignes de Votre Grandeur à qui nous souhaitons de célébrer, dans la jubilation, son vingt-cinquième anniversaire d'épiscopat.

ADRESSE DE "L'UNION NATIONALE METISSE"

Monseigneur,

En ce jour où l'Eglise du Manitoba célèbre le centenaire de son premier apôtre, la nation métisse se doit à elle-même de venir apporter son tribut d'hommages et de piété filiale à celui qu'elle considère comme son père en Jésus-Christ, et elle est heureuse de saluer en vous, Monseigneur, le digne successeur du grand missionnaire qui lui ouvrit les portes de l'Eglise en lui conférant le premier des sacrements. En effet, qu'y a-t-il de plus grand et de plus mémorable que le baptême d'un peuple? Et aujourd'hui toutes les âmes de notre nation ne sont-elles pas unies pour chanter ce sublime dévouement de Monseigneur Provencher qui lui fit tout abandonner, parents et amis, terre natale, pour venir évangéliser et convertir de pauvres brebis égarées ou disséminées dans les immenses prairies de l'Ouest?

Donc, en fêtant le centenaire de l'arrivée des missionnaires en ce pays, c'est un double événement que célèbrent les Métis: d'abord leur consécration au Christ, et ensuite leur entrée au bercail de l'Eglise parmi les peuples dociles à ses lois et pleins de respect pour ses enseignements.

Pour nous, fêter la venue des pionniers de l'Evangile dans ces régions, c'est fêter notre naissance à la lumière de la vérité; c'est célébrer l'aurore de notre unité nationale. En effet, depuis notre berceau jusqu'à l'automne de 1818, on peut compter deux ou trois générations peut-être, et sans doute aussi, bien avant les Provencher et les Dumoulin, l'historien peut-il suivre les premières familles métisses établies dans les prairies, depuis les bords des grands Lacs jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et jusque dans les steppes des régions lointaines du Nord? Mais sera-ce cette cohésion des éléments naguère épars qui marcheront à la conquête des plaines et ouvriront au monde, par leur esprit d'aventure et leur bravoure, un champ nouveau où triomphera l'antique vaillance de la chevalerie française?

Non, car avant 1818, c'est à peine si nous émergeons des différentes tribus indiennes dont nous sommes issus et formons le noyau ethnique qui nous distinguera désormais des autres enfants de la prairie. Sans doute, nous nous acheminons déjà vers le groupement national, mais notre marche est lente et pleine d'hésitation, comme celle de l'enfant qui essaye ses premiers pas.

Fondés au sein de la barbarie, les premiers foyers des Bois-Brûlés

nourrissent pourtant une tradition, celle de la patrie légendaire de leurs pères. Exilés pour la plupart sans retour, ils ne manquaient jamais d'évoquer, dans leurs courses et sous le wigwam familial, la pensée du toit paternel, de parler du pays lointain et mystérieux, et de nourrir l'espoir que leurs enfants prieraient un jour le Dieu qu'eux-mêmes avaient appris à invoquer dans leur enfance.

Plusieurs d'entre eux, hélas! ont vu le soir de leur vie s'obscurcir et se perdre dans la nuit du paganisme; mais, en général, ils ont conservé l'héritage des enseignements reçus sur les genoux de leurs mères, là-bas, sur les bords enchanteurs du majestueux Saint-Laurent, berceau de la Nouvelle-France et de la France d'Amérique.

Fidèles à la mission reçue sur la terre laurentienne, ces avant-coureurs apostoliques ont, à leur insu, préparé les voies de la Providence et les prêtres vont trouver en eux, ainsi qu'en leurs enfants, les Métis, des guides sûrs et fidèles au milieu des dangers de toutes sortes qu'ils auront à courir et au sein des tribus souvent hostiles qui se partagent l'emprise des déserts de l'Ouest.

Avec l'arrivée des missionnaires, une ère nouvelle se lève. Ces prêtres, apôtres de Jésus-Christ qu'ils immolent tous les matins au Saint-Sacrifice de la Messe, font entendre leur voix par delà l'horizon sans bornes des plaines, et rallient les foyers épars de ce peuple nomade qui accourt au baptême.

La nation métisse se livra de tout son âme à la poursuite de la vérité et seconda les efforts et les sacrifices que ces vaillants apôtres durent faire pendant les cinquante premières années de mission à la Rivière-Rouge. Mais le baptême en nous faisant peuple chrétien nous imposait en même temps une grave responsabilité. De descendance française et catholique, nous devenions les auxiliaires attirés des missionnaires avec la lourde tâche de perpétuer ici la mission de nos pères canadiens.

Forts de notre mission et grâce à la confiance que surent toujours nous inspirer les premiers missionnaires et plus tard le clergé de l'Ouest, nous avons vaillamment contribué à consolider les deux puissantes colonnes qui soutiennent l'édifice de la race française en Amérique: la foi et la langue. En nous faisant comprendre ce devoir et en nous le faisant accepter, les missionnaires et le clergé n'ont pas perdu leurs temps. En effet, notre histoire est tellement imprégnée de l'influence religieuse qu'à travers les différentes crises qui ont marqué le décor changeant des événements de ce premier siècle révolu, notre nationalité marque très clairement le passage des divers chefs spirituels qui l'ont dirigé.

Avec les Provencher, les Dumoulin, les Thibault et les Belcourt, c'est la vie pastorale, ce sont les caravanes à travers la plaine sans fin; ce sont ces chasses extraordinaires qui furent les moyens de faire pénétrer le Christ chez les nomades déshérités.

Avec les Taché, les Laflèche, les Ritchot et tous ceux qui durent subir le premier choc de l'invasion funeste de l'ennemi du catholicisme, ce

sont les luttes pour assurer l'héritage de droits imprescriptibles et inaliénables.

Ici, un nuage assombrit le ciel si pur de l'amitié filiale et de la confiance réciproque qui n'avait jamais cessé de nous unir avec le clergé. Avec la perte du champion de nos droits et de nos libertés, cette faute dut être payée par une torpeur regrettable de notre organisation nationale.

Mais tandis que l'ennemi gagnait du terrain et que s'éteignait l'illustre Monseigneur Taché, le martyr de l'Ouest, les appels vibrants de votre illustre prédécesseur, le regretté Monseigneur Langevin, donnèrent un nouvel aspect à la lutte sacrée d'où dépendait notre avenir religieux et national. Les Métis ne sont pas restés sourds à ce cri d'alarme; un souffle passe dans nos rangs: c'est le ralliement qui doit nous préparer les lendemains nouveaux. Les jours des Provencher, des Taché et des Langevin sont passés. Ces illustres apôtres ont pu disparaître de la scène de cette vie; mais leur oeuvre, dure, leur mémoire a grandi à mesure que le combat changea d'âme et exigea de nous plus de fermeté et de courage.

Aujourd'hui, Monseigneur, le peuple métis comprend la solennité de la lutte devant le plus grand danger qui nous ait jamais menacés. Au devoir que nous nous devons de rester canadiens et français, s'ajoute celui de rester fidèles à notre profession de foi faite il y a un siècle.

Sous votre égide, Monseigneur, nous ne craignons pas de jeter avec fierté un coup d'oeil sur le passé et de vous dire comme autrefois nous disions à vos prédécesseurs, quand ils avaient besoin de nous: Monseigneur, nous voilà!

Mus par votre exemple, enflammés d'ardeur par votre amitié, inspirés par vos ferventes prières et forts de votre bénédiction, nous demandons de prendre part à la lutte aux côtés de nos frères canadiens. Confiants dans le Sacré Coeur de Jésus, auquel nous nous consacrons aujourd'hui, nous faisons nôtre tout ce qui les touche.

Nous ne voulons pas que la langue qui balbutia la première ici la prière et la charité disparaisse; nous ne voulons pas que les pensées intimes de ceux qui se sont consacrés à notre bien-être intellectuel et moral se formule en un autre verbe que le français. Nous ne voulons pas qu'un jour nos enfants viennent prier sur notre tombe en une autre langue que celle qui nous fit entendre les enseignements de la vérité et du devoir.

REPONSE DE S. G. MGR L'ARCHEVEQUE

Monsieur le Maire,

A l'expression des voeux de Saint-Boniface qui passe par votre bouche, je ne puis mieux répondre qu'en empruntant au Bréviaire les paroles qu'il mettait sur les lèvres des prêtres ces jours derniers: "Seigneur, écoutez l'hymne de louange qui s'élève de mon âme et la prière que votre serviteur fait aujourd'hui en votre présence. Jour et nuit, que vos yeux restent attachés sur cette demeure, et prêtez l'oreille aux supplications de ceux qui viendront vous y prier".

Bien ingrat serais-je, si en ce jour l'hymne de louange ne s'élançait pas de mon âme! La vie est un bienfait de Dieu, sa grâce est un don plus précieux encore. Vingt-cinq années de vie sacerdotale supposent une somme énorme de grâces reçues, et je ne puis songer sans émotion aux attentions délicates dont le bon Dieu m'a prévenu. "Il relève le malheureux de la poussière, il retire le pauvre du fumier, pour le faire asseoir avec les princes, avec les princes de son peuple."

J'ai le souvenir très clair que, jeune encore, je considérais presque comme un vieillard celui qui célébrait le vingt-cinquième anniversaire de son ordination. J'y suis. Je dois avouer que mes idées se sont quelque peu modifiées sur ce point, et que j'aurais peine à croire que je suis un vieillard; je ne puis me dissimuler cependant que j'ai passé midi et que le soleil de ma vie s'en va vers son couchant. Ai-je vu les heures les plus chaudes de la journée? Dois-je sentir davantage le poids du jour et de la chaleur peser sur mes faibles épaules? Je l'ignore; c'est le secret de Dieu. D'avance je dis : Seigneur, que votre volonté soit faite! Pour l'avenir, quel qu'il soit, comme pour le présent et le passé, au souvenir des attentions délicates que je ne méritais guère et qui m'ont été prodiguées, je sens qu'il faudrait être ingrat pour ne pas offrir l'hymne de la reconnaissance au Seigneur en pareil jour.

L'autre impression, dont mon âme est remplie, est un profond besoin de prières pour cette Eglise confiée à mes faibles mains. Les paroles de confiance dont votre adresse est remplie, Monsieur le Maire, serait de nature à me confondre si je restais un instant dans la sphère de l'activité purement naturelle.

Les saints Livres ne disent-ils pas que "celui qui s'appuie sur l'homme s'appuie sur un roseau rompu", mais c'est à l'évêque que vos paroles s'adressent et dans ce sens, l'évêque, c'est la sainte Eglise. Dans ce sens l'évêque peut redire les paroles du grand apôtre saint Paul: "Quand je me sens faible, alors je suis fort". En cette qualité officielle, empruntant les paroles de nos saints Livres, je dis du plus profond de mon coeur: "Ecoutez, Seigneur, la prière que fait votre serviteur en ce jour. Jour et nuit, que vos yeux restent attachés sur cette demeure et prêtez l'oreille aux supplications de ceux qui viendront vous y prier."

Porte-voix non-seulement de Saint-Boniface, mais du diocèse tout entier, Monsieur le Maire, vous proclamez vouloir être les soldats de l'idée chrétienne dans le pays. Vos paroles méritent sûrement d'être relevées: "Nous voulons être les soldats de l'idée chrétienne, et porter d'une main ferme cet étendard qui doit flotter plus haut que tous les autres drapeaux et demeurer planté sur toutes les ruines pour appeler toutes les restaurations".

C'est bien rester dans la note du grand jour, dont nous célébrons le centième anniversaire. Constatation pénible, mais imposée par la vérité, bien des ruines morales ont été accumulées par ceux qui, ayant mission de diriger ce pays vers la prospérité matérielle, ne devraient pas empoi-

sonner les âmes comme ils l'ont fait. Parole d'espérance: sur ces ruines une restauration reste possible et nous devons y travailler et nous y dépenser.

Humble successeur du grand évêque, qui est venu semer dans ces immenses plaines de l'Ouest canadien la semence de la parole divine de Celui qui a dit : "Je suis la voie, la vérité et la vie", nous constatons avec peine que l'ennemi est venu semer l'ivraie qui menace d'étouffer le bon grain. Cette angoisse de notre âme, qui n'exclue pas un ferme espoir d'avenir, nous ne pouvons mieux la traduire que par les paroles empruntées au prophète Habacuc : "O Dieu, j'ai entendu ce que tu as fait entendre et j'ai été saisi de crainte. Ton oeuvre dans le cours des âges, fais-la revivre; dans le cours des âges, fais-la reconnaître. Dans ta colère, souviens-toi de tes compassions."

Vous rappelez, Monsieur le Maire, la profonde parole de Bossuet: "Dieu tient en bride les projets de ses ennemis, et les méchants ne peuvent pas tout le mal qu'ils veulent." C'est vrai; il entre, cependant, dans les secrets de la Providence de Dieu de laisser une marge très large à la liberté humaine et les méchants peuvent accumuler bien des ruines.

Le premier évêque de Saint-Boniface était venu dans ce pays pour y apporter avec la lumière de l'Évangile les bienfaits de la civilisation. En dehors de l'Évangile, c'est le retour au paganisme. Nous devons à la vérité de dire que dans notre province et dans l'Ouest canadien tout entier, sous couvert de mots pompeux, c'est le retour au paganisme que l'on effectue par la destruction de l'idée chrétienne à l'école, dans la famille et dans la société.

On ne peut assister à cette victoire de l'esprit d'erreur sur la vérité sans sentir le froid gagner le coeur, car c'est une menace considérable pour l'avenir. Cette préoccupation, je ne puis le cacher, enveloppe mon âme comme d'un manteau de plomb en cet anniversaire béni, et je sens le besoin de dire avec l'auteur inspiré: "Ton oeuvre, dans le cours des siècles, fais-la revivre; fais-la reconnaître, ô Seigneur."

En nous dépensant à cette oeuvre d'importance capitale, nous sommes non-seulement d'accord avec la foi en la divinité du Christ et avec sa doctrine, mais nous sommes aussi d'accord avec des protestants bien pensants, qui ont horreur de l'étroitesse et du fanatisme. N'est-ce pas un protestant, le duc d'Argyle, qui prononçait à la Chambre des Lords en 1891, à propos des affaires australiennes, les paroles suivantes: "Les catholiques ont eu l'insigne honneur d'être les seuls à refuser d'abattre, dans leurs écoles, l'éternel étendard de la conscience. Je crois que cette résistance de la part des catholiques romains pourra devenir le germe d'une puissante réaction contre la pure sécularisation, contre ce que j'oserai appeler le vrai paganisme de l'éducation dans la colonie".

N'avez-vous pas dit dans votre adresse, Monsieur le Maire: "Nous voulons être toujours les soldats de l'idée chrétienne et porter d'une main ferme cet étendard qui doit flotter plus haut que tous les autres drapeaux

“et demeurer planté sur toutes les ruines pour appeler toutes les restaurations”? Ces ruines, les autorités civiles qui nous gouvernent, y tiennent et elles s'emploient à les éterniser. Entre cette position et celle que nous dictent les grands événements que nous commémorons, il n'y a pas de réconciliation possible. Verrons-nous le triomphe de nos vœux, qui sont celles de tous les hommes véritablement soucieux des intérêts nationaux? Nous osons l'espérer sans trop y compter de notre vivant. Dans les difficultés inhérentes à la lutte qu'il faudra livrer sur tous les terrains où l'adversaire la transporterait, nous nous encouragerons par la pensée de ce qu'a enduré le premier évêque de Saint-Boniface et ses successeurs après lui pour promouvoir la vie chrétienne dans ce pays. Nous ne serons probablement pas appelés à endurer la centième partie de ce qu'ils ont souffert. Manquerions-nous de l'esprit de foi, de la continuité dans l'effort, du désintéressement dont ils nous ont laissé de si héroïques exemples?

Daigne Dieu nous soutenir! Qu'il béhisse ce second siècle de vie chrétienne où entre le diocèse de Saint-Boniface! Ce diocèse a donné naissance à bien des églises pendant ce siècle de vie. Parfois çà n'a pas été sans douleur très vive; c'est la condition de la fécondité.

Redisons donc pour finir ces paroles inspirées: “Ils vont, ils vont en pleurant portant et jetant la semence; ils reviendront avec des cris de joie, portant les gerbes de leur moisson.”

* * *

Après cette réponse écrite, S. G. Mgr l'Archevêque remercia l'Union Nationale Métisse qui, par l'entremise de M. J.-G. Charette, son président, lui avait donné lecture d'un document historique de première valeur et exprima le regret de n'y pouvoir répondre d'une manière qui en fût digne, parce qu'il lui fallait faire une improvisation, n'ayant appris qu'aux derniers instants la noble démarche des fils de ceux qu'il y a cent ans acclamèrent avec tant de bonheur celui dont nous célébrons la mémoire.

Comme vous le rappelez, après le baptême de votre peuple, vos pères se constituèrent les auxiliaires et les guides des missionnaires; ils furent le trait d'union entre la sauvagerie et la lumière de l'Évangile, qui pénétra peu à peu chez les tribus indiennes et leur fit tant de bien. Vos ancêtres ont droit à la reconnaissance de l'Église, et c'est avec émotion que j'en offre aujourd'hui officiellement l'expression à leurs descendants, dont la présence ici en ce jour a sa place toute marquée.

Les circonstances ont changé au cours du siècle écoulé, mais vous demeurez comme les témoins irréfragables que les ententes intervenues entre vos pères et les autorités civiles devaient avoir un caractère de stabilité, qui n'a pas été respecté. On leur avait garanti à eux et aux catholiques, qu'ils représentaient, une situation de fait et de droit, dont on n'a pas voulu tenir compte et qu'on a supprimée au moyen de chicaneries légales.

Restez toujours fidèles aux traditions que vous ont léguées vos pères. Ne prêtez pas l'oreille à ceux qui parfois voudraient semer la défiance

dans vos rangs. Jamais l'Eglise n'empiètra sur vos légitimes libertés; au contraire, elle les protégera, comme elle saura continuer à revendiquer vos droits lésés et violés.

En terminant, ce m'est une grande joie de joindre à mes remerciements pour votre noble adresse, l'assurance de mon dévouement pour votre nationalité et l'expression de mon inaltérable affection.

* * *

ADRESSE DU CLERGE

A midi, NN. SS. les Archevêques et Evêques, les membres du clergé, ainsi que l'honorable juge L.-A. Prud'homme, M. le maire H. Béliveau, l'honorable Joseph Bernier et M. J.-G. Charette, prirent le dîner à l'archevêché. A la fin du repas, Mgr F.-A. Dugas, P. A., V. G., présenta l'adresse suivante à S. G. Mgr l'Archevêque :

Monseigneur,

Nous lisons au livre d'Esther que le roi Assuérus, le coeur malade des ennuis de la vie, retrouvait le calme et le repos en se faisant lire les histoires et les annales des temps écoulés : jussitque sibi afferri historias et annales priorum temporum. La bonne Providence nous a préparé à tous ce grand et efficace remède, à savoir le consolant et glorieux souvenir de notre passé. Votre pastorale annonçant le centenaire de l'Eglise de Saint-Boniface nous prouve que votre âme a contemplé avec joie ces géants par l'intelligence et le coeur venant jeter les fondements de l'immense Eglise de l'Ouest. Vous avez vu leurs difficultés, leur générosité et leurs succès.

Comme Assuérus vous avez dit : quel honneur et quelle récompense ont-ils reçus pour cette fidélité? Le Maître avait promis le centuple ici-bas et la vie éternelle. Ils ont eu le centuple des âmes qu'ils avaient laissés là-bas, le centuple du bien opéré, et surtout le ciel, le ciel qu'ils voulaient gagner pour eux et pour les délaissés qu'ils venaient sauver ici.

Comme Assuérus vous vous êtes demandé : Que doit-on faire pour honorer ceux que le roi veut combler d'honneurs? Vous avez compris la réponse d'Aman: le premier des princes doit crier partout leur éloge. Aussi, votre pastorale jette devant le public le grand nom de Mgr Provencher et de ses deux premiers compagnons Dumoulin et Edge. Vous avez dit leurs travaux et leur dévouement. Vous avez voulu nommer les précurseurs du fondateur de cette Eglise de Saint-Boniface: Mesaiger, Aulneau, Coquart, de la Morinie, jésuites. Vous avez aussi jeté aux oreilles du public et à l'histoire le nom des prêtres séculiers et de la belle communauté des Pères Oblats de Marie Immaculée, tous collaborateurs dévoués et efficaces des grands évêques de Saint-Boniface. Après cela ceux qui réfléchissent ont dû se dire : Gesta Dei per Francos. Vous avez donc honoré ceux que le roi veut honorer.

Vous avez énuméré le résultat des travaux de ces grands ouvriers:

6 provinces ecclésiastiques, 300,000 catholiques, 338 religieux, 262 prêtres séculiers, 1, 580 religieuses. Vous avez proclamé la générosité de la Province de Québec et de la France envoyant des missionnaires et des aumônes. Encore là : gesta Dei per Francos. Ces annales des temps écoulés nous donnent comme à vous joie, légitime fierté et reconnaissance.

Un autre événement très important et très heureux s'unit au centenaire de l'Eglise de Saint-Boniface, c'est le 25ème anniversaire de votre sacerdoce. Vous le mentionnez à peine. Ce quart de siècle a été complètement pour l'Eglise de Saint-Boniface. Vos études à Rome étaient pour Saint-Boniface. A votre retour vous avez occupé des postes pénibles, et, nous le savons, peu en rapport avec vos goûts. L'économat, la procure, sourient peu à un prêtre qui n'a rêvé que les âmes. Vous avez cependant tout accepté pour le bien du diocèse, mais non sans vous faire violence. C'est ainsi que Dieu vous préparait à l'épiscopat. Depuis cinq ans l'onction sainte vous a placé parmi les princes de l'Eglise. Vous avez été l'auxiliaire fidèle de celui qui vous avait choisi et vous avez recueilli une partie seulement de son héritage. Vous avez accepté généreusement les circonstances et vous avez donné votre temps, vos forces et tout votre cœur à ce qui vous reste de la grande Eglise de Saint-Boniface. Vous vous êtes donné tout entier à toutes les œuvres: prédication, éducation, agriculture, colonisation, presse, tout a reçu votre travail et votre poussée. Nous avons le droit et le devoir de dire votre labeur, votre zèle et votre dévouement, et vous avez droit à la reconnaissance des fidèles et du clergé. Voilà encore les annales du passé.

Que vous réserve l'avenir? Tout est sombre, c'est vrai! Une chose, cependant, doit vous reconforter: votre clergé est avec vous, prêt au travail, au sacrifice, à l'obéissance; je puis en dire autant des fidèles. Il me semble que pour un évêque, c'est presque tout, pour ne pas dire tout.

Vous avez refusé toute offrande, mais vous voulez bien accepter les vœux, les prières et le complet dévouement que le clergé et les fidèles déposent à vos pieds.

Puissiez-vous, Monseigneur, diriger encore bien des années cette chère Eglise de Saint-Boniface, et vous acheminer, respecté de tous et plein de mérites, vers vos noces d'or, vos noces de diamant et vos noces éternelles.

* * *

A cette adresse Monseigneur répondit d'une manière toute paternelle et intime. Il dit que l'Eglise de Saint-Boniface célébrait un grand anniversaire et que son jubilé sacerdotal passait dans son sillage, bien qu'il eût été plus conforme à la rubrique qu'il passât inaperçu, car lorsque l'on célèbre un double de première classe, le simple disparaît; on n'en fait pas même mémoire. Il fait l'éloge du clergé du diocèse, qui s'est toujours montré apostolique, dévoué et affectionné. Il remercie les prêtres du diocèse de Winnipeg d'avoir répondu à son invitation. Il exprime le regret que les circonstances n'aient pas permis de faire une fête telle qu'il eût

pu y convier des représentants de l'épiscopat et du clergé de l'Est, et il termine en remerciant NN. SS. les Archevêques et Evêques de l'Ouest, qui ont bien voulu venir rehausser l'éclat de la modeste fête.

* * *

Il nous est impossible de publier les nombreux messages extérieurs adressés à S. G. Mgr l'Archevêque à l'occasion de la célébration de ces fêtes. Nous nous contenterons d'en consigner deux : l'un de l'Eglise mère de Québec et l'autre de la Délégation apostolique.

L'Eglise mère de Québec s'associe de cœur aux joyeuses fêtes jubilaires de l'Eglise et de l'Archevêque de Saint-Boniface. Félicitations cordiales, souhaits de bonheur et de prospérité.

Cardinal BEGIN.

Laetitia in tanta candida vota cape.

Monseigneur FILIPPI.

NOUVEAU VICAIRE GENERAL D'EDMONTON

Nous avons appris avec plaisir la nomination de M. l'abbé M. Pilon au poste de vicaire général d'Edmonton, en remplacement du regretté P. Leduc, O. M. I., décédé le 29 juin dernier.

Le nouveau vicaire général est originaire du diocèse de Valleyfield, où il fut ordonné prêtre le 29 juin 1897. Il fut d'abord professeur au collège de Valleyfield pendant quatre ans, et ensuite vicaire à la cathédrale jusqu'à sa venue dans l'Ouest en 1909. Il fut pendant trois ans curé de la paroisse de Lamoureux et, en 1912, il fut appelé à Edmonton pour prendre la direction de la paroisse du Sacré-Coeur. Il dessert depuis six ans cette paroisse de langue anglaise, et jouit de l'estime et de l'affection de ses paroissiens, comme de celles d'un nombreux cercle d'amis, tant dans le clergé que parmi les laïques.

Nous prions le digne vicaire général d'agréer nos sincères félicitations et nos meilleurs vœux.

— Le vénérable P. Dandurand, O. M. I., qui sera lui-même centenaire dans quelques mois, a assisté à la messe pontificale du centenaire et au banquet du clergé. Il rappelait à ses voisins pendant le repas que Mgr Provencher lui avait conféré les ordres mineurs à Montréal en 1836.

— Le 17 juillet, les Métis ont célébré le centenaire de l'arrivée de Mgr Provencher à la Rivière-Rouge. La célébration commença par une messe à l'église de Saint-Norbert.

— Le R. P. Edouard Gouy, O. M. I., missionnaire au Mackenzie, qui se trouvait en visite en France lors de la déclaration de la guerre a passé les quatre années dans le service des hôpitaux. Il est revenu avec Mgr Breynat et retourne avec lui à sa mission.

UN APPEL DE S. G. MGR BREYNAT, O. M. I. VICAIRE APOSTOLIQUE DU MACKENZIE

Monsieur le Directeur,

En arrivant de Rome, j'apprends qu'un grand malheur, un vrai désastre, vient de frapper nos missions du Mackenzie.

Nous nous réjouissons de ce que la construction de la nouvelle voie ferrée des *Great Waterways* nous avait permis de transporter notre approvisionnement annuel au Fort McMurray. Nous avons ainsi évité les quatre-vingt milles de rapides de la rivière Athabaska qui, chaque année, engloutissaient ou endommageaient une quantité plus ou moins grande de nos marchandises. Du même coup, nous avions assez économisé pour faire face à la hausse des prix sans trop avoir à retrancher du peu de confort heureusement introduit dans nos missions au cours des dernières années. Nos marchandises se trouvaient au pied des rapides, dans un bon hangar: à la débâcle, ce n'eût été qu'un jeu de les expédier à destination.

La débâcle se produisit au mois dernier, mais une digue se forma à trois milles en aval du Fort McMurray; l'eau, ne trouvant aucune issue, envahit les deux rives, couvrit le plateau sur lequel est construite la petite ville, et atteignit huit pieds de haut dans notre hangar qui fut déplacé, malgré sa charge, et faillit être emporté par la glace. Le sauvetage fut pénible et très lent à cause de l'amoncellement de la glace. Ce fut une perte de quinze à dix-huit mille piastres.

Un accident analogue, arrivé il y a trois ans sur la rivière La Paix, nous contraignit à avoir recours aux petites réserves que chaque mission, à force d'économies, avait pu mettre de côté. Pour comble, nos pêches de l'automne dernier ont été très malheureuses. Ce n'est pas que le poisson ait fait défaut, mais le froid et le vent nous ont empêché de le rendre à destination. Quatre bateaux furent pris dans les glaces et plus ou moins brisés, à une distance variant de vingt à cent milles de la mission. Le poisson qu'on put sauver dut être transporté à grands frais sur la glace avec des chiens. D'où un surcroît de dépenses considérables qu'il nous faut maintenant solder, en même temps que celles encourues pour réparer ou renouveler les bateaux.

Il y eut, évidemment, l'hiver dernier, un surcroît de privations chez nos missionnaires, nos religieuses, etc. Je n'ai pas reçu une seule plainte. "Nous nous sommes tirés d'affaire du mieux que nous avons pu", se contentent-ils de me dire.

Mais comment ferons-nous l'hiver prochain, si nous ne recevons promptement du secours? Trois cents personnes environ dépendent du Vicaire Apostolique pour la nourriture, le vêtement et le logement. Les besoins sont actuellement si nombreux partout et les appels à la charité si fréquents que j'ai bien hésité à tendre la main. Mais la faim fait sortir

le loup du bois, et elle donne aux plus timides le courage de devenir mendiants.

Trouvera-t-on mauvais que je vienne en toute simplicité exposer notre situation, et soulever un peu le voile qui cache des dévouements héroïques?... Coûte que coûte, je le sais, nos missionnaires tiendront bon; nos religieuses garderont leurs orphelins et leurs vieillards; chacun "fera comme il pourra," avec ce qu'il aura à sa disposition. On ne regarde pas à une privation de plus ou de moins au Mackensie!

Mais n'y aura-t-il pas quelques lecteurs qui se laisseront toucher et trouveront le moyen, fût-ce au prix d'un nouveau sacrifice, de m'aider à diminuer les privations de ces vaillants et de ces vaillantes qui font de plus en plus l'admiration de ceux qui les voient à l'oeuvre?...

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus reconnaissants et dévoués en N. S. et M. I.

Montréal, 9 juillet 1918.

† G. Breynat, O. M. I.
Evêque d'Adramyte,
Vic. Apost. du Mackensie.

Cette même lettre a été adressée à quelques journaux de la province de Québec et de celle du Manitoba. La nouvelle lettre que le digne évêque missionnaire a écrite le jour de son départ de Montréal, le 17 juillet, prouve que son appel a trouvé un généreux écho dans les coeurs. Nous nous faisons un devoir de la reproduire.

Monsieur le Directeur,

Avant de reprendre le chemin du Nord, je tiens à vous remercier d'avoir bien voulu ouvrir les colonnes de votre journal à mon appel en faveur de nos missions si éprouvées. Que Dieu bénisse votre oeuvre et la fasse tourner à sa plus grande gloire.

Au risque d'abuser de votre bonté, je vous demanderai de vouloir bien transmettre aux généreux donateurs qui ont préféré garder l'anonymat l'expression de ma reconnaissance la plus vive. A tous, je dis de nouveau un merci du coeur.

Les aumônes reçues dépassent de beaucoup ce que j'avais osé espérer. Nous n'arriverons pas évidemment, loin de là, à couvrir toutes nos pertes. Mais si le courant de la charité publique envers nous continue encore quelque temps avec la même générosité, j'entrevois la possibilité de nous procurer, avant l'hiver, les articles les plus indispensables. Et que pouvons-nous désirer de plus en ces temps difficiles! Nos missionnaires, qui n'ont point perdu l'habitude des privations, sauront se contenter de peu. C'est ce qui a fait leur force dans le passé; c'est ce qui la fera dans l'avenir.

Voulant essayer de revoir, avant les glaces, le plus grand nombre de mes missionnaires et de leur porter, avec mes encouragements, ce que je pourrai de secours dans leur épreuve, je vais quitter Montréal aujourd'hui même. Il ne me sera donc plus possible d'accuser réception, au fur et à mesure, des dons qui pourraient encore m'être adressés. Les bons

Pères Oblats de Montréal, de Québec et d'Ottawa se feront, j'en suis certain, un plaisir de recevoir et de me faire parvenir toute offrande qui leur sera remise pour nous. Etant donné la difficulté des communications, ce ne sera que dans quelques semaines, peut-être dans quelques mois, que je pourrai envoyer à chaque donateur le témoignage de notre reconnaissance. On voudra bien prendre patience.

Encore une fois, merci, Monsieur le Directeur. Merci à tous ceux qui ont répondu si promptement au cri de détresse qu'a arraché au coeur d'un père la vue de ses enfants éprouvés.

Que le Sacré Coeur vous le rende à tous avec toute la munificence de son amour! Vous pouvez et tous peuvent compter sur nos prières, sur celles de nos orphelins, de nos vieillards et de nos misérables ouailles. S'il y a une prière qui touche le coeur de Dieu, n'est-ce point celle du pauvre reconnaissant?

Votre tout dévoué en N. S. . . .

* * *

Monseigneur est arrivé à Saint-Boniface le 20 juillet et il est reparti le lendemain soir pour Edmonton, en arrêtant à Régina. Il a laissé Edmonton le 29 pour aller prendre, au Fort McMurray, un bateau qui le conduira dans ses missions. Il nous a demandé de prier nos lecteurs d'adresser aux Cloches les aumônes qu'ils voudraient lui offrir. Nous en accuserons immédiatement réception, en attendant qu'il puisse le faire lui-même.

INCENDIE DE L'EGLISE ET DU PRESBYTERE DE BRUXELLES

Le 11 juillet dernier, entre 5 et 7 heures du soir, un terrible incendie a détruit d'abord l'église S. Gérard, à Bruxelles, Man., et ensuite le presbytère. Le feu a été causé par l'explosion de la lampe du sanctuaire. Monsieur l'abbé Heynen, curé, était en voyage, et il n'y avait personne dans l'église. En un instant le sanctuaire fut en flammes. La population y accourut, mais rien n'y put être sauvé, pas même le S. Sacrement.

Le feu se communiqua bientôt au presbytère, mais on put en sauver le mobilier. Il n'y eut pas d'accidents personnels, mais comme il n'y a pas de pompes dans la localité, il fut impossible de maîtriser l'élément destructeur. Cette église et ce presbytère avaient été bâtis en 1906. Les assurances ne couvrent que le quart des pertes, qui s'élèvent à \$16,000. On a pu préserver le cercle catholique et le couvent des Ursulines, qui se sont dévouées dans le sauvetage. En attendant la reconstruction de l'église, l'office divin se célèbre dans la salle du cercle catholique.

Nos profondes sympathies au digne curé de Bruxelles et à ses paroissiens si éprouvés.

AU PRECIEUX SANG

Le 16 juillet, S. G. Mgr l'Archevêque a présidé une cérémonie de profession religieuse au monastère du Précieux Sang. La Rde Soeur Ste-Rose de Lima, (née Pauline Muller), originaire de Saint-Boniface et qui avait fait son noviciat au monastère de Portland, a prononcé ses premiers voeux.

Monseigneur a fait le sermon de circonstance.

Coïncidence digne de remarque en cette année du centenaire de l'arrivée de Mgr Provencher: l'une des postulantes venue de Ste-Monique, diocèse de Nicolet, est une arrière-petite-nièce du premier évêque de Saint-Boniface. Née Provencher, elle porte en religion le nom de Soeur St-Paul.

DING ! DANG ! DONG !

— Chez les Jésuites, le R. P. J. M. Fillion, vice-recteur du collège Loyola, succède au R. P. Joseph Carrière comme provincial.

— La retraite ecclésiastique des prêtres séculiers du diocèse a eu lieu au Petit Séminaire de Saint-Boniface du 15 au 20 juillet. Elle a été prêchée par le R. P. Louis Manise, C. SS. R., de Ste-Anne de Beaupré, qui prêchera celle du diocèse de Régina à Lebrét la semaine prochaine.

— "La Liberté" et "Le Manitoba" ont publié le compte rendu officiel du dernier congrès de l'Association d'Education. Nous y renvoyons nos lecteurs. Ce congrès a fait de la bonne besogne et il a déjà eu des résultats tangibles.

— La Cour Suprême de l'Oklahoma vient de décider, à l'encontre des cours inférieures, que l'usage du vin pour la célébration de la Messe est permis par la loi de prohibition en vigueur dans cet Etat. La Cour s'est appuyée sur le principe que le vin de Messe, bien que non autorisé par la lettre de la loi, l'est par l'esprit de la loi et l'intention des législateurs.

— R. P. Joseph-Marie Frapsauce, O. M. I., missionnaire à Fort Norman, dans le Mackensie, est parti l'automne dernier pour aller de nouveau essayer d'évangéliser les Esquimaux du pays où les RR. PP. Rouvière et Le Roux ont été mis à mort en 1913. Il devait revenir en juillet. Mgr Breynat n'en avait pas encore eu de nouvelles. Quelques hommes l'accompagnaient.

R. I. P.

— Mlle Jeanne Tremblay, une de nos fidèles abonnées, décédée à La Malbaie.